

Etty Hillesum : rencontre intime avec Dieu (1/5)

Disparue à Auschwitz en novembre 1943, à l'âge de 29 ans, Etty Hillesum nous a laissé, avec ses cahiers, un témoignage spirituel majeur. Ce petit feuilleton restitue la trame de sa personnalité hors du commun et de son cheminement intérieur singulier entre foi et angoisse, sensualité débordante et révélation mystique, force et fragilité.

Née le 15 janvier 1914 à Middelbourg, en Zélande, aux Pays-Bas, Etty Hillesum est morte à 29 ans au camp de concentration d'Auschwitz, en Pologne, le 30 novembre 1943. Ce qui survit d'elle est un journal couvrant les trois dernières années de sa vie. Il s'agit de huit cahiers transmis par les proches d'Etty au Dr Smelik[1]. Etty ayant désiré leur publication, celui-ci chercha longtemps un éditeur. En vain. Jusqu'à ce qu'un texte jauni tombe entre les mains de J.G. Gaarlandt, directeur des Editions de Haan. En 1981, celui-ci publia partiellement les cinq premiers cahiers, et presque intégralement les trois derniers sous le titre : *Une vie bouleversée*. Le texte en fut presque aussitôt traduit en français et en anglais.

Un texte spirituel majeur

Il nous reste aussi d'elle quelques lettres – publiées en 1982 – qui nous brossent un tableau poignant du camp de Westerbork[2], « foyer de souffrance juive » dans la boue et les barbelés. Le regard d'Etty nous donne à voir des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards auxquels il ne reste rien que « la mince chemise de leur humanité ». Cette image nous permet de saisir aussi d'un coup son immense talent d'écrivain. Dans une de ses dernières lettres ces traits fulgurants qui sont d'un grand auteur :

Si l'on se laisse emporter chaque semaine par le flot des tensions qui règnent ici, il ne faut pas plus de trois semaines pour être détruit, mais alors détruit pour de bon. Aussi désormais, j'essaie de vivre au-delà des

tamppons verts, rouges, bleus et des « listes de convoi », et je vais de temps à autre rendre visite aux mouettes, dont les évolutions dans les grands ciels nuageux suggèrent l'existence de lois, de lois éternelles d'un ordre différent de celles que nous produisons, nous autres hommes. [...] Nous sommes restés un quart d'heure cet après-midi, un bon quart d'heure, à contempler un de ces oiseaux noir et argent, à suivre son vol parmi les puissants nuages bleu sombre gorgés de pluie, et soudain nous avons eu le cœur un peu moins lourd. (871)

Et cela griffonné sur une simple feuille de ce papier si difficile à trouver dans un camp, alors qu'elle entourée par l'horreur : « Ici les lettres se périment pendant qu'on les écrit. » (874).

Le dernier cahier de son journal, tenu au camp de Westerbork, a malheureusement péri avec elle à Auschwitz. L'intérêt de ces cahiers tient surtout à la personnalité et au cheminement spirituel qu'il révèle. Il nous permet de rencontrer cette femme *au présent*, à travers l'actualité saisissante de son écriture. C'est bien plus qu'une autobiographie : la relation d'une vie intérieure exceptionnelle.

L'ensemble des écri



ts d'Etty ont été publiés dans une édition néerlandaise, en 1986, puis en

français aux éditions du Seuil, en 2008[3]. Ils nous permettent de suivre l'évolution spirituelle fulgurante de cette jeune femme juive hollandaise qui a passé d'une existence relativement chaotique à une vie intérieure d'une rare intensité. En quelques mois d'une vie qui a été très brève, elle a parcouru un chemin que la plupart des maîtres spirituels mettent bien des années à explorer.

Dans ses cahiers, nous suivons la trace de découverte spirituelle – « mystique » – exceptionnelle et le témoignage d'une espérance inébranlable, osant affirmer au milieu des pires circonstances que « la vie est belle et pleine de sens », alors même qu'elle s'apprêtait à être déportée. Elle se présente pourtant à nous comme une femme « banalement moderne », instable, sensuelle, curieuse, mais qui va se laisser transformer par l'amour des hommes qu'elle rencontre et par les événements du monde, et qui devient peu à peu un être étonnamment libre, centré, qui vit avec une joie miraculeuse une des pages les plus noires de l'histoire de notre humanité. Elle est habitée par un tel feu qu'elle en arrivera à se proposer d'« aider Dieu » au sein de l'enfer des camps.

Ce qui n'était au départ qu'un « journal » rédigé à la demande de son thérapeute va devenir, avec le temps, une entreprise extrêmement personnelle, un lieu de découverte de soi qui s'impose comme un texte spirituel majeur de notre époque. Etty sera bientôt consciente d'accomplir une mission au fil de ses pages : « Il faudra bien tout de même quelques survivants pour se faire un jour les chroniqueurs de cette époque. J'aimerais être, moi aussi, une petite chroniqueuse parmi eux » (10 juillet 1942 ; p. 673-674).

Une jeunesse insouciante

Etty (surnom familial d'Esther) Hillesum a grandi dans une famille juive libérale, c-à-d. non pratiquante : nombre de leurs amis ne savaient même pas qu'ils étaient juifs, mais le grand-père paternel avait été rabbin dans les provinces hollandaises du Nord. Ses parents ont des caractères très dissemblables. Son père Levie (Louis) est un érudit, un austère professeur de langues anciennes, qui préfère l'ombre des bibliothèques au grand air.

Sa mère, Riva (Rébecca) Bernstein, est vive, imprévisible et fantasque. Socialement, tout les séparait : lui venait d'une famille bourgeoise juive d'Amsterdam ; elle, émigrée de Russie en 1907, a fui avec sa famille les pogroms de son pays (elle se serait rasé le crâne et déguisée en soldat pour franchir la frontière). Ses parents et son frère émigreront aux Etats-Unis. Elle a 26 ans quand elle arrive à Amsterdam où elle vit en donnant des leçons particulières de russe. Levie et Rebecca se marient en 1912.



Née en 1914, Etty hérite la curiosité intellectuelle de son père et le

tempérament passionné, inattendu, parfois instable, de sa mère. Après elle viendront au monde deux frères : Jaap (Jacob) et Misha (Michael), deux garçons très doués. Jaap fera des études de médecine et Mischa, le cadet, deviendra un pianiste virtuose, mais se révélera psychologiquement fragile. La famille se déplace d'abord au gré des nominations du père. Etty est âgée de dix ans, en 1924, lorsque celui-ci est nommé directeur adjoint, puis directeur (provisoire) du lycée municipal de Deventer, une ville ancienne sur les bords de l'Ijssel, dans l'est des Pays-Bas.

Etty y connaît une jeunesse insouciante. Au plan religieux, la famille est coupée de ses racines et sans grandes convictions. Elle n'observe pas le sabbat et ne mange pas kasher, au point que certains de leurs cousins hésitaient à leur rendre visite. Seul lien concret avec le judaïsme, ce grand-père rabbin qui a exercé dans les trois provinces du Nord, mais qu'elle n'a pas connu. Cependant l'identité culturelle subsiste : Etty apprend l'hébreu et fait partie, un temps, des jeunes sionistes.

En 1932, elle quitte le lycée de son père à Deventer pour faire des études de droit à la Faculté d'Amsterdam. Elle fréquente un milieu d'intellectuels où les mœurs et les valeurs sont très « décontractées ». Elle y obtient, en juin 1935 (21 ans), une licence en droit. Simultanément, elle étudie l'allemand, le français et surtout le russe, dont elle donnera des leçons, comme sa mère.

En 1937, elle emménage chez Han Wegerif, comptable devenu veuf l'année précédente et père de quatre enfants. Il l'engage « au pair » en qualité de maîtresse de maison. Il deviendra très vite son compagnon, malgré les trente ans d'âge qui les séparent. Chez lui la table est ouverte et il accueille aussi quelques autres pensionnaires. Comme « gouvernante » de la maison, Etty doit s'occuper du ménage – avec l'aide d'une cuisinière allemande, Käthe Fransen – et deviendra la maîtresse de Han. Poursuivant ses études de droit, elle fréquente alors les milieux étudiants de gauche et obtiendra, en juillet 1939, une maîtrise en droit public. Souffrant de malaises physiques éprouvants et de problèmes relationnels, un locataire de Wegerif, l'étudiant Bernard Meylink, lui donne l'adresse de Julius Spier

(désigné dans son journal par la lettre S.), ce qui l'amène, le 3 février 1941, à tirer timidement pour la première fois la sonnette de son cabinet (au 27, Courbetstraat à Amsterdam) pour entreprendre une thérapie. La rencontre sera décisive.

Liaisons amoureuses

Originaire de Francfort, Julius Spier (1887-1942), après avoir été un homme d'affaires à succès, se consacrait depuis 1926 à ses deux passions : le chant et la « chiologie », c'est-à-dire l'étude de la personnalité grâce à la « lecture » des mains. Après une formation thérapeutique auprès de Carl Gustav Jung, Spier avait ouvert un premier cabinet de psycho-chiologie à Berlin ; il y œuvra de façon florissante jusqu'en 1939, date à laquelle il émigre aux Pays-Bas – en raison des lois hitlériennes, car il est juif comme ETTY. Mais l'année suivante – en mai 1940 – les troupes allemandes envahissent les Pays-Bas.



Dès leur
première
rencontre
ETTY



s'embrase pour cet homme aux yeux « vieux comme le monde ». Des relations complexes vont se tisser entre la jeune femme et le psychologue quinquagénaire : elle fut à la fois sa cliente, son élève, bientôt sa secrétaire, son disciple et son amie de cœur. Ils ne cessèrent de se défier pour se faire grandir mutuellement. Lui, qui avait une fiancée qui l'attendait à Londres, Hertha Levi, fut son maître à penser, « l'accoucheur de mon âme » comme elle le nomme. Un an après leur première rencontre elle notera dans son journal : « Je suis venue au monde un 3 février ». Elle s'éprend immédiatement de cet homme qui a deux fois son âge et qui va très vite discerner en elle un très grand potentiel. En dépit du caractère ambigu de leur amitié, c'est lui qui va la guider dans sa rencontre avec Dieu.

Le dimanche 9 mars 1941, elle entame sous son influence et sa direction une longue démarche introspective, en rédigeant la première page de son journal. Elle a vingt-sept ans :

Eh bien, allons-y ! Moment pénible, presque insurmontable pour moi : vaincre mes réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide

morceau de papier réglé. Les pensées sont parfois très claires et très nettes dans ma tête, et les sentiments très profonds, mais les mettre par écrit, non, cela ne vient pas encore. C'est essentiellement, je crois, le fait d'un sentiment de pudeur. Grande inhibition ; je n'ose pas me livrer, m'épancher librement, et pourtant il le faudra bien, si je veux à la longue faire quelque chose de ma vie, lui donner un cours raisonnable et satisfaisant. De même, dans les rapports sexuels, l'ultime cri de délivrance reste toujours peureusement enfermé dans ma poitrine. Érotiquement, je suis assez raffinée et, si j'ose dire, assez experte pour compter parmi les bonnes amantes ; l'amour peut sembler parfait, pourtant ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel et au fond de moi quelque chose reste emprisonné. Et tout est à l'avenant. Intellectuellement, je suis suffisamment entraînée pour pouvoir tout sonder, tout aborder, tout saisir en formules claires ; on me croit supérieurement informée de bien des problèmes de la vie ; pourtant, là, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me retient dans une poigne de fer, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse. (p. 34).

Etty se présente avec tout son vécu, ses problèmes, ses doutes, ses insatisfactions, son désir de faire quelque chose de sa vie, de lui donner un cours raisonnable. Jusque-là, elle a vécu en femme libre, émancipée, mais ses expériences sexuelles diverses, ses relations affectives ne la satisfont pas. Après ces premières difficiles confidences viennent ses désirs d'écriture, la conviction qu'elle a d'être un écrivain dans l'âme, et puis son aspiration à mûrir, à « se sentir enfin adulte et capable d'assister à son tour d'autres créatures de cette terre... c'est cela qui importe finalement ». Cette aspiration sera comblée à Westerbork[4]. En attendant, Etty s'analyse, cherche à mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Plus tard elle cherchera à élucider la haine qu'elle ressent pour les Allemands et qu'elle se reproche.

Après sa seconde visite à son chiologue elle écrit :

Me voilà donc chez lui, moi et mon « occlusion de l'âme » [seelische Verstopfung]. Il allait remettre de l'ordre dans ce chaos intérieur, en

orientant lui-même les forces contradictoires qui agissent en moi. Il me prenait pour ainsi dire par la main en me disant : « Voilà, c'est ainsi qu'il faut vivre »... [Il] s'occupait de moi et en une semaine il avait déjà fait des miracles. Gymnastique, exercices respiratoires, quelques paroles lumineuses, libératrices, à propos de mes dépressions, de mes rapports aux autres, etc. Tout à coup j'avais une vie différente, plus libre, plus « fluide », la sensation de blocage s'effaçait, un peu de paix et d'ordre s'installaient au-dedans de moi... (p. 37).

Employée comme maîtresse de maison (« femme d'honneur ») par Han Wegerif et chargée de superviser l'organisation du ménage, Etty se trouva vite engagée dans une liaison avec lui. Cette situation ambiguë provoqua des tensions dans la maisonnée. Etty écrit le 15 mars 1941 :

Ces derniers temps, je me suis crue plus ou moins investie de la mission de préserver l'harmonie au sein de cette maisonnée composée d'éléments si disparates : une Allemande, une chrétienne d'origine paysanne qui est pour moi une seconde mère [Käthe, la servante], une étudiante juive d'Amsterdam [Maria Twinzing], un vieux social-démocrate, calme et solide [Han Wegerif, le propriétaire], le petit bourgeois Bernard [étudiant en biochimie, locataire], juste et assez compréhensif, mais borné par le milieu petit bourgeois d'où il est issu, et le jeune étudiant en économie [Hans Wegerif, le plus jeune fils de Han], sincère, bon chrétien, doué de la douceur et de la compréhension mais aussi de la combativité et du sens de l'honneur que les chrétiens montrent aujourd'hui. Un petit monde turbulent que la politique, de l'extérieur, menace de dissensions internes. Mais je me fais une mission de préserver l'union de cette petite communauté, pour faire mentir toutes les théories racistes, nationalistes etc. Pour prouver que la vie ne se laisse pas enfermer dans un schéma préétabli. Pourtant cela ne va pas sans conflits intérieurs, sans beaucoup de chagrins, de blessures morales réciproques, d'énervements et de remords, etc. (p. 54).

Oser prononcer le nom de Dieu

Si Etty se sent investie de cette mission, c'est que le jour précédent, comme

elle l'écrit dans son journal, elle avait relu avec Spier des notes de ce dernier où il avait écrit : « Mais il suffirait d'un seul homme digne de ce nom pour que l'on pût croire en l'homme, en l'humanité. » (p. 53). Et Etty poursuit :

C'est un problème de notre époque. La haine farouche que nous avons des Allemands verse un poison dans nos cœurs. « On devrait les noyer, cette sale race, les détruire jusqu'au dernier » – on entend cela tous les jours dans la conversation et on a parfois le sentiment de ne plus pouvoir vivre cette époque maudite... N'y aurait-il qu'un seul Allemand respectable, qu'il serait digne d'être défendu contre toute la horde de barbares, et que son existence vous enlèverait le droit de déverser votre haine sur un peuple entier. Cela ne signifie pas qu'on baisse pavillon devant certaines idéologies ; on est constamment indigné devant certains faits, on cherche à comprendre, mais rien n'est pire que cette haine globale, indifférenciée. C'est une maladie de l'âme. (p. 53).

Dans son dernier Cahier, le onzième, elle notera : « Que chacun de nous fasse un retour sur lui-même et extirpe et anéantisse en lui tout ce qu'il croit devoir anéantir chez les autres. » (733). Elle le répète dans une lettre expédiée de Westerbork, fin décembre 1942 :

Au camp, j'ai senti de tout mon être que le moindre atome de haine ajouté à ce monde le rend plus inhospitalier encore. Et je pense, avec une naïveté puérile peut-être, mais tenace que, si cette terre redevient un jour tant soit peu habitable, ce ne sera que par cet amour dont le juif Paul a parlé jadis aux habitants de Corinthe. (829).

Le 3 décembre 1941, Etty s'éveille dans la nuit avec une impression de nausée et de vertige ; elle écrit : « Pendant cinq minutes, je suis passée par toutes les angoisses des jeunes filles qui découvrent soudain avec effroi qu'elles attendent un enfant non désiré. » (p.243). Les jours suivants, les indices d'une grossesse se confirment : « Quelque chose se passe en moi secrètement, à l'insu de tous les autres ». Elle essaye toutes les méthodes connues – pilules avalées, gymnastiques, lavements d'eau bouillante – pour expulser le fœtus. Elle note:

J'ai le sentiment de m'employer à sauver la vie d'un être. Non, c'est ridicule : sauver la vie d'un être en lui barrant à toute force le chemin de cette vie ! Je veux lui éviter d'entrer dans cette vallée de larmes. Je vais te refouler dans la sécurité des limbes, petit être en devenir, tu devrais m'en savoir gré. (p. 248).

Elle se donne aussi une excuse en évoquant les problèmes psychiatriques de son frère Mischa :

De toute façon je suis incapable de te donner assez de force et il rôde trop de germes morbides dans cette famille à l'hérédité chargée – ma famille. Récemment, lorsqu'il a fallu emmener de force un Mischa en pleine crise dans une institution et que j'ai vu de mes yeux tout ce charivari, je me suis juré de ne jamais laisser sortir de mes entrailles un être aussi malheureux. (p. 249).

Le matin du 8 décembre, le fœtus est expulsé. Étrangement, elle en rend compte comme s'il s'agissait d'une vraie naissance : « Ce matin à six heures est né l'enfant « à ne pas naître ». Il n'avait que dix jours. » (252). Cinq jours plus tard, Etty se plaint de maux de tête et d'angoisse. Elle doit s'aliter. Surgit alors comme une prière :

Seigneur, je ne peux tout de même pas t'invoquer à tout propos. Mais cette fois-ci, le fait de t'avoir appelé de tout mon être, par une sorte d'élan profond, continue à agir en moi et à me donner de la force. (256).

Le 14 septembre, trois mois plutôt, elle avait écrit :

Soudain, cet après-midi, je me suis retrouvée à genoux dans la salle de bains, sur le tapis marron en fibre de coco, la tête enfouie dans mon peignoir qui traînait sur la chaise de rotin. J'ai beaucoup de mal à m'agenouiller, j'en ressens une sorte de gêne. Vis-à-vis de quoi ? Sans doute parce qu'il y a en moi un penchant critique, rationaliste, voire athée. Et pourtant il y a en moi de temps en temps une profonde aspiration à m'agenouiller, les mains sur le visage, et à trouver ainsi une paix profonde, en me mettant à l'écoute d'une source cachée au plus

profond de moi. (164).

Et le dimanche matin 14 décembre 1941, soit quatre mois plus tard, elle note :

Hier soir, juste avant de me coucher, je me suis retrouvée tout à coup agenouillée au milieu de cette grande pièce, entre les chaises métalliques, sur le tapis de sparterie aux tons clairs. Comme cela, sans l'avoir voulu. Courbée sur le sol par une volonté plus forte que la mienne. Il y a quelque temps je me disais : « Je m'exerce à m'agenouiller. » J'avais encore trop honte de ce geste, aussi intime que ceux de l'amour, dont on ne peut parler non plus, à moins d'être poète. (265-266).

Etty poursuit en citant à ce propos une confidence d'un patient qui disait à J. Spier : « J'ai parfois le sentiment d'avoir Dieu en moi, par exemple lorsque j'écoute la Passion selon saint Matthieu [de Bach]. » :

« Spier lui a répondu à peu près en ces termes : Dans ces moments-là, il était en liaison absolue avec les forces créatrices et cosmiques agissant en chaque être humain. Et ce principe créateur était en définitive une parcelle de Dieu, encore fallait-il avoir le courage de le dire en ces termes. » (266).

C'est le type de réflexions qui vont beaucoup marquer Etty et ouvrir devant elle le chemin ; elle note dans son cahier :

Ces mots m'accompagnent depuis des semaines : « encore faut-il avoir le courage de le dire en ces termes ». Le courage de prononcer le nom de Dieu. S. m'a dit un jour qu'il avait mis très longtemps avant d'oser prononcer le nom de Dieu. (266).

[1] Ingénieur naval puis journaliste, Klaas Smelik (1897-1989) avait été un ami intime d'Etty Hillesum en 1934 et avait lutté contre la montée du fascisme.

[2] Description du camp, pp. 819-828.

[3] Les paginations que nous donnons en référence suivent cette édition : *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943*, édition intégrale, Seuil.

[4] Camp de regroupement et de transit situé au nord-est des Pays-Bas, utilisé par les nazis comme étape vers les camps d'exterminations de Pologne, il détenait environ 10 000 personnes après octobre 1942. 107 000 victimes sont passées par ce camp, dont Anne Frank. « Boue, détresse, maladie, promiscuité, angoisse, bruit, toute une société comprimée sur une superficie d'un demi-kilomètre carré : Westerbork. » (préface à l'édition néerlandaise de 1982 des lettres de Westerbork, J. G. Gaarlandt)

Note de l'auteur: «Cet exosé est nourri des travaux des nombreux auteurs qui se sont penchés sur Etty Hillesum et auxquels je n'ai pas hésité à emprunter, tout en renonçant ici à en mentionner les références, afin de ne pas en alourdir le propos.»